

nuît des rêves d'or. Je l'aimais déjà et je devais l'épouser après mes examens. Tout allait à souhait : « Madame, disais-je à sa mère, car elle devait avoir une mère, je viens d'être reçu bachelier. J'ai entendu mademoiselle votre fille sur le piano ; j'ai compris ainsi quel cœur elle possède et je vous demande sa main. »

Mais, avant tout, il s'agissait de voir et de connaître cette mère. La vue même de la fille m'était assez désirable. Aussi, dès que j'entendais fermer le piano, espérant qu'elle allait sortir, je me précipitais à ma porte, s'ouvrant sur l'escalier commun, et j'y restais de longues heures en observation, l'oreille tendue, l'esprit perplexe, le cœur gonflé d'espoir et de passion. Un jour, le piano venait de se taire, et bientôt j'entends, dans l'escalier, un pas léger qu'accompagne une voix de femme. Je me précipite, car on avait déjà dépassé ma porte ; je saute les marches et je tombe sur un vieillard aveugle qui descendait lentement, appuyé au bras de sa gouvernante. Honteux, je me retire après force excuses. Je rentre chez moi, le cœur léger, songeant qu'elle est toujours là, et je me remets, plein de joie, au travail.

Le soir même, le maître d'hôtel me dit :

— Le piano du 15 doit bien gêner Monsieur ?

— Ah !..... le piano au dessus de ma chambre ?..... mais non !... au contraire, c'est très-agréable. Cela vous distrait, cela vous donne du courage, cela... je l'aime beaucoup ce piano !...

— Monsieur est bien bon, reprend l'hôtelier. Il faut être un peu endurant dans ce monde : c'est que la musique est la seule distraction de ce monsieur.

— Comment... ce monsieur ? m'écriai-je.

— Eh oui ! ce pauvre monsieur aveugle qui est ici avec sa gouvernante et loge au dessus de vous...

Je n'en voulus pas entendre davantage. Je rentrai chez